

Préface

Il y a toujours, sinon des fins dernières, au moins une première fois. Moment saisissant : venu de la grande ville, un petit garçon en culottes courtes rencontre l'altérité absolue, magnifique.

Son regard quotidien butait sur des immeubles, l'horizon présent est vierge, immense. Rares et peureux là-bas, les oiseaux vont ici en nombre, souverains, déployés. Regarder vers le ciel, qui y pensait ? Il se donne tout entier. Une foule soucieuse se pressait sur les trottoirs, entre les véhicules, dans les bureaux ; sur cette large plage, il n'y a personne, ou alors de petits groupes détendus, peu vêtus. Quand souffle le vent, l'entente est réelle. Après les eaux urbaines, voûtées, voici celles des marées, envoûtantes. Surtout, la mer elle-même s'impose, disponible sans fin, gratuite et fascinante, en son éternel renouvellement. Les grandes vacances rendent l'esprit libre, vacant pour des sensations neuves, improbables. En cet enfant,

l’empreinte la plus forte qui soit, pour toujours, s’est imposée.

Le temps a passé, à supposer qu’il en soit capable. D’âge mûr sans doute, un homme vulnérable et vaillant, restera solitaire dans ce livre. Il aura consacré une année civile complète à la mer. Serait-il devenu marin ? Rien n’est moins sûr. Nageur jouissif ? Cela n’est pas dit. Ni sur l’eau, ni dedans : *devant*, à 180 degrés, toutes saisons confondues, les yeux mandatés pour ne rien manquer. Mieux : les cinq sens restent en alerte, le cerveau fait le guet.

Ni propriétaire ni retraité, ce marcheur a loué une chambre pour la littérature. Chaque jour, du premier de janvier au dernier de décembre, il griffonne sur les pages d’un calepin. Un journal de bord sur la terre ferme ? Pas vraiment. Des notes pour un futur roman ? Il le pourrait, car romancier, il peut le faire. Mais ici et maintenant : de la poésie, sinon rien. Des mots mariés pour surprendre ou ravir : poésie de haut vol en terrain plat. On dirait le Nord, à coup sûr, au midi d’une existence chargée, voulant le peu mais le pur. Et la première personne du singulier s’assume au long cours. Chaque poème n’aura d’autre titre que son jour de naissance, mais sans mention de l’année fatidique.

Les mots se rencontrent sur les feuilles et nous parlent à partir de rencontres muettes : enfants, pêcheurs, mouettes, chiens, chevaux, baleine échouée, crabes, coquillages, poissons morts, moules, crevettes, étoiles de mer, cerf-volant, châteaux de sable, chaises longues, bateaux, barques, hôtels sans vie, lunes, toiles de Delvaux... Ce sont des apparitions furtives, précaires comme une poignée d’eau. Des femmes

adviennent ou font retour en filigrane, leur pouvoir de séduction grandi par l'absence.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est point la célébration euphorique de la splendeur d'un monde, car l'auteur s'est imposé une épreuve de vérité, lourde de sens et de non-sens. L'œuvre commence et prend fin dans le gel, la neige, le froid. Entre ces deux pôles, il pleut souvent et le soleil est surtout évoqué en son couchant. Dans l'immeuble moche, la chambre, la table, le lit, les repas sont tristounets.

Et pourtant, les poèmes éclatent d'une joie mystérieuse, par la beauté du verbe, l'exactitude des regards, l'amour des plus humbles éléments. Sans doute est-ce le résultat d'un travail exigeant sur soi-même. Mais ce qui sauve l'écrivain, ce qui sauve tout, c'est la mer, la grande Amie impériale, grosse du grand large, amoureuse des plages blanches par la résolution de ses vagues éternellement relancées. *Aller à la mer ?* Du bonheur pur, le corps donné aux déferlantes, l'indicible sensation des pas, pieds nus, dans le sable blond, l'air tonique inhalé pour un an, pour toujours.

Michel Joiret, l'un de nos écrivains les plus importants, a célébré la mer du Nord dans ses romans, comme *Stella Maris* publié en 2022, dans les rencontres littéraires, voyages de groupe et publications de sa revue *Le Non-Dit* sur le thème *Mer du Nord et Littérature*, dans un essai *La vie gourmande à la mer du Nord* (1993) et dans ses poèmes bien sûr (*Une horloge à la mer*, 1989) – et la liste n'est pas exhaustive.

Le présent ouvrage est sûrement un sommet poétique dans la célébration de la mer, reine des lieux, de l'esprit du temps, du génie animal et des

MICHEL JOIRET

peaux humaines. La mer, à *boire*, oui, c'est ici-même.
Bonne lecture, à savourer lentement !

Renaud Denuit

Le 1er janvier

Il y a mille ans

les paupières mi-closes
elle posait des larmes

moussues
sur la joue couperosée
du sable

C'était le nord déjà mais à peine
la mer

Le 2 janvier

Fouettée

par une mer porteuse
et pelucheuse d'oyats
la dune

ouvrant pour elle
ses jambes creuses

Femme jamais
ne fut investie
avec une telle
sûreté

Le 3 janvier

Allons
Je fais le premier pas vers elle

ferme les yeux
ouatés de sommeil rauque

lui arrache une plainte
à chaque clou du sable

l'expose
aux barbelés du vent

enfant pervers
dans un cellier d'odeurs
marines

Le 4 janvier

Il gèle

Fenêtre prise aux
Moultures glacées
pareille à

l'ultime chagrin d'une averse

intérieure

Le 5 janvier

Le joaillier du froid
faufile les pierres de la digue

Il n'est
que la copie
de tant d'autres
solitudes

Le 6 janvier

Cette nuit je n'ai pas vu d'étoiles et
sous sa coque de métal
le monde renversé rendait l'image de la mer
aux naufragés

Mais dieu que la mort est
présente
dans le cageot glacé
des poissons
noirs

Le 7 janvier

La portière a claqué
et de ses moufles inhabiles
le chauffeur a porté le repas
de ma voisine de palier

C'était le premier homme
à sortir habillé
des linges de la nuit

Le 8 janvier

Il a plu
Il a gelé et puis il y a eu
comme au souffle du verre
le vent

Le cristallin du gel
s'est emparé de tout mais
la goutte que je frotte sur le carreau
me neige à la saillie de
l'ongle